

# Discours du 11 NOVEMBRE 2008

« Mesdames, Messieurs, Mes chers amis,

Le hasard a fait que le 90<sup>ème</sup> anniversaire de la fin du premier conflit mondial soit marqué par la disparition des deux derniers soldats français ayant pris part à ce conflit qui, voilà presque un siècle, martyrisa l'Europe.

La France a, dans ce conflit, construit une part de sa mythologie, une part de sa culture populaire, un pan de sa mémoire.

Le 11 novembre est l'expression de cette mémoire qui, aux premiers froids, rappelle à chaque enfant de France, par un jour sans école, ce que ses ancêtres ont dû faire pour donner à leur pays les frontières qui sont aujourd'hui les siennes, même si celles-ci ont, heureusement, perdu leur rôle défensif et guerrier par l'instauration d'une paix qui se prolonge en Europe depuis le 8 mai 1945.

Louis de Cazenave et Lazare Ponticelli, les deux derniers français combattants de la première guerre mondiale, nous ont quittés cette année.

Ils ont été, quatre ans de leur vie, les acteurs d'une tuerie qui devait être la dernière.

Malheureusement, ils furent, malgré eux, contemporains de tous les massacres qui endeuillèrent notre monde durant leurs si longues existences.

Quel stupéfiant raccourci de l'Histoire de France dans leurs destins respectifs.

Louis était un paysan, venu du cœur de l'Auvergne.

Lazare un immigré n'ayant que son travail et son courage à offrir au pays qui l'accueillait.

Ce jeune italien arrivé un matin de 1915 le ventre creux et sans un centime à la gare de Lyon, fut exemplaire puisque, à ce jour, la modeste entreprise artisanale fondée par Lazare Ponticelli est devenue une multi-nationale de 2500 salariés !

Comment voyaient-ils le monde en leurs dernières semaines de vie ?

Quel jugement porteraient-ils sur l'actualité ?

Sur la longue suite de tueries dont ils furent les témoins au cours de leurs existences ?

Nul ne le sait, mais comment ne pas imaginer un instant leur amertume devant une humanité incapable de retenir les leçons de l'Histoire.

Nul ne peut dire sans l'avoir vécue la somme de souffrances du soldat de la grande guerre.

Nul ne peut imaginer la guerre des tranchées sans l'avoir faite, et les mots sont bien faibles pour décrire une guerre qui fabriqua, par l'horreur des visions qu'elle a données aux hommes, des milliers de malades mentaux.

Quel que soit l'avenir, il faut commémorer la date d'aujourd'hui. Un morceau de France y reposera toujours.

Une commémoration c'est simplement le moyen de faire bloc, d'être réuni autour de ses proches pour se sentir soudé à d'autres par d'intangibles liens, tissés entre nous parfois depuis fort longtemps, lors d'évènements grandioses, heureux ou tragiques.

Etre français, en dehors de tout, c'est reconnaître la validité du calendrier des commémorations de la nation qui est un condensé d'histoire.

Etre français, c'est avoir à cœur de commémorer les liens indestructibles tissés pendant quatre années de guerre entre tous ces hommes, de toutes origines.

C'est aussi reconnaître un génocide de la jeunesse de France entre Belle Epoque et Années Folles.

C'est reconnaître aussi tristement qu'un groupe humain se définit aussi par les malheurs qu'il a dû subir, par le poids d'un passé terrible qu'il porte et qu'il a le devoir de transmettre à ses enfants.

C'est l'illustration de ce proverbe qui dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Avoir une histoire, c'est bien plus souvent avoir subi, avoir enduré, avoir souffert, qu'avoir tranquillement vécu entre naissance et cimetière en un lieu paisible, situé en dehors de toute lutte, de tout conflit.

Avoir une histoire, c'est reconnaître dans des événements assez minces la force incommensurable des symboles, des mythes fondateurs d'une culture.

Et être un grand pays, c'est savoir cultiver ces symboles, leur donner de la valeur et par les fréquentes piqûres de rappel que sont les commémorations qui nous réunissent, expliquer à nos enfants l'importance du passé de notre pays.

Au nom de tous ceux qui sont venus d'autres pays pour défendre une terre qui n'était rien pour eux, c'était, c'est vrai, il y a bien longtemps, mais la dette de notre pays à l'égard de ces jeunes hommes morts pour lui ne sera jamais oubliée.

Il y va non seulement de l'honneur mais aussi et surtout de l'âme de notre France. Le grand père qui raconte ses souvenirs de Verdun n'est pas celui de nos enfants mais le nôtre.

Ce jour est là pour dire que la guerre n'est pas un jeu vidéo.

La France n'est pas qu'une surface de couleur différente sur la carte de l'Europe, elle est un domaine de liberté parce que les français l'ont voulu et qu'ils sont morts par milliers pour cela.

Les deux derniers poilus sont partis et il ne reste que des mots et des images de 14-18.

Il nous faut porter maintenant seuls ce patrimoine fait de courage, de souffrance et de désespoir ; le transmettre le plus rigoureusement possible, intact.

C'est un héritage dans les 63 ans de paix que nous eu la chance de vivre. Dans un futur pas si lointain sans doute on connaîtra le nom des derniers combattants de 39-45, puis, après, ce sera le tour de ceux qui firent la guerre d'Algérie...

La mémoire des guerres disparaîtra, ne faisons surtout pas disparaître les jours et le cérémonies qui la célèbrent. Cette mémoire est la seule prévention connue contre la guerre, maladie encore inguérissable de l'espèce humaine.

Vive la République - Vive la France.

Merci de votre attention »

**Pascal Montécot**  
**Maire de Pélissanne**

*Le 11 novembre 2008*